

Mario Castellana, *Il Surreazionalismo di Gaston Bachelard con due saggi inediti*, Miella, 2021, 560 pp.

Il n'est pas rare de voir les philosophes s'accrocher à la science d'une manière apologétique ou, à défaut d'en tirer d'immédiats avantages d'ordre professionnel, de se lancer contre elle dans une rengaine polémique (auto-)inhibitoire. Les deux stratégies reviennent au fond au même : elles finissent pour envisager la raison – la seule qui existe, celle qui se développe à travers l'épreuve de ses propres erreurs – comme un domaine en totale continuité avec le reste de l'expérience, dont elle serait au mieux un compendium utilitaire ou une mise en ordre dictatoriale. La contribution de Gaston Bachelard, loin d'avoir épuisé sa fécondité conceptuelle, offre de ce point de vue un remède rajeunissant pour une époque, la nôtre, où la place de la vérité militante semble avoir été remplacée dans l'opinion publique par la puissance du faux des sirènes médiatiques (c'est-à-dire, après tout, des instances strictement mimétiques des algorithmes). La philosophie peut alors essayer de se retrouver au bout de son actuelle paresse et reprendre le fil interrompu de son discours à vocation intergénérationnelle.

Dans cette perspective, la nouvelle édition du premier livre que Mario Castellana a consacré à l'auteur de *La philosophie du non* offre l'occasion d'isoler le véritable noyau révolutionnaire de cette épistémologie – c'est-à-dire, sa propension à se faire instruire par les sciences et à ne pas en préjuger le devenir, pour rejoindre ainsi l'ontogenèse permanente d'une réalité qui se dessine en filigrane sur le fond d'un matérialisme rationnel toujours progressant. *Il surreazionalismo di Gaston Bachelard* (publié originellement en 1974 par les Éditions Glauk et à nouveau disponible depuis 2021 aux Éditions Milella, Lecce, sous la direction de Pietro Console), se présente en effet accompagné de deux articles plus récents de Castellana (toujours autour de Bachelard), de comptes-rendus (de Ludovico Geymonat et François Russo), de lettres (de Georges Canguilhem et Fernando Zalamea), de témoignages personnels (de Charles Alunni, Pietro Console, Terri Mannarini, Dario Melissano, Antonio Quarta, Lech Witkowski, Paolo Zizzi) et de nombreuses études postérieures (d'Andrea Angelini, Carlo A. Augeri, Cosimo Caputo, Enrico Castelli Gattinara, Daniele Chiffi & Francesco Curci, Fabio Ciraci, Salvatore Colazzo, Manuel De Carlo, Ornella Pompeo Faracovi, Gerardo Ienna, Frédéric Patras, Gaspare Polizzi, Mario Quaranta, Demetrio Ria, Arcangelo Rossi,

Gabriella Sava, Donato Verardi), l'ensemble écrit par des chercheurs qui ont côtoyé au fil du temps le travail du savant italien.

L'interprétation que Castellana a donné de manière pionnière du surrationalisme bachelardien, comme étant avant tout une philosophie du « pourquoi pas ? », mobilisée contre le « comme si » de la gnoséologie traditionnelle, joue alors un rôle capital, du moins si l'on veut recommencer à penser la réalité réelle (*i. e.* la réalité se rationalisant) et non simplement son simulacre obsédant. L'obsédé ne peut, en effet, que se limiter à répéter ce qu'il a déjà appris, sans laisser aux choses, qu'elles fussent internes ou externes, l'occasion de se déployer d'elles-mêmes. Il ne peut que rester lié à un passé que, le plus souvent, lui non plus n'a pas vécu. Mais connaître véritablement veut dire s'attendre de manière programmée à l'inattendu et jouer par conséquent avec l'imprévu d'un progrès qui ne demeure jamais identique à soi-même. Autrement dit, cela signifie vivre sa propre vie, de façon originelle, en changeant au fur et à mesure qu'on les découvre, les règles de conduite qu'on va ensuite observer. L'imprudence – comme le recommandait Bachelard lui-même – devient par conséquent la seule méthode cohérente, quoique paradoxale, avec un réalisme constructif (ni uniquement rationaliste, ni purement empiriste) de la science contemporaine. Un enjeu qui d'autre part a été au centre d'un numéro de la revue, *Il Protagora*, édité par Castellana, avec la contribution des meilleurs connaisseurs de la philosophie bachelardienne à l'époque (Georges Canguilhem, Maurice Loi, Roger Cavaillès, Gabriel Gohau, Carlo Vinti et quelques autres) et entièrement consacré à une révision tout sauf apaisante de la réflexion sur la science (n° 5, 1984, sous le titre : « Gaston Bachelard : bilancio critico di una epistemologia »).

Adopter l'imprudence comme programme de pensée signifie donc, comme Castellana le montre à plusieurs reprises, permettre que la philosophie 'apprenne à apprendre', en renonçant à sa prétention d'anticiper ce que la réalité aura été effectivement, une fois construite par la science. Ce qui veut dire, en d'autres termes, ne pas céder à la tentation d'évacuer l'expérience de sa « pure puissance d'erreur » (selon la formule utilisée par Canguilhem pour définir l'énergie irréductible de l'imagination envisagée par Bachelard). C'est là, d'ailleurs, la caractéristique institutrice de toute scientificité, où l'obstacle est à dépasser afin de rejoindre le seuil d'épistémologisation sans lequel il n'y aurait pas d'expérience instruite (à la fois sanctionnée et coupée de l'onirisme dans lequel l'esprit humain s'enfonce tout naturellement). La science peut ainsi s'ouvrir sur une double infinité : celle, synchronique, des rationalismes régionaux, avec les inévitables spécialisations dont elle se nourrit, et celle, diachronique, de ses rectifications successives, restituant ainsi à la philosophie elle-même sa capacité d'en traquer le devenir et d'en profiler un sens unitaire possible. Il faut en finir avec la prétention de sténographier définitivement le déjà-donné d'une raison apriorique en retard chronique sur tout le reste : voilà l'objectif. De ce point de vue, ni les catégories, quelle que soit la manière dont elles sont conçues (en mode logico-transcendental, historique ou sociologique), ni les substances extérieures et immuables ne seront suffisantes pour

épuiser l'inarrêtable phénoménoteknique que la science du XXe siècle (et plus encore, du XXIe) déploient en tant que son véritable projet-objet. Ce n'est pas le phénomène, toujours trop pauvre, qui va se dresser face à elle : c'est le noumène, ce dépôt mouvant d'une dialectique située entre théorie et expérience, abstraction et technique, principes et résultats, toujours susceptible de prendre part à une nouvelle axiomatique qui relance et élargit les bases de notre connaissance approchée. *Ad libitum*, bien sûr.

En démêlant un parcours tantôt chronologique tantôt spéculatif, Castellana traite alors respectivement, dans des chapitres qui lui sont consacrés, l'idée d'un « rationalisme complet », en tant que généralisation polémique et inductive de rationalisations antérieures, passage « du rationalisme discursif » du début au « rationalisme appliqué » de la maturité et, enfin, postulats d'un « surrationalisme » qui procède en ajoutant de fait à son archive permanente ce qu'il ne pouvait jamais contenir de droit et à l'avance. Tout cela, sans jamais perdre de vue l'influence que le mathématicien et l'épistémologue italien Federigo Enriques (1871-1946) a exercé sur la naissance de l'épistémologie historique française, avec son irrépressible activisme à la fois théorique et pratique. Déjà, dans ce premier travail datant de 1974, dans ce parcours de recherche qui se poursuivra au travers d'autres études consacrées à la pensée de Lautman, de Brunschvicg, de Winter, de Ferdinand Gonseth, de Jean Piaget, d'Hélène Metzger, de Suzanne Bachelard et de Gilles Châtelet, Mario Castellana aura ouvert un chapitre de l'histoire de la philosophie des sciences mettant en évidence l'originalité de cette tradition épistémologique, qualifiée d'épistémologie néo-rationaliste italo-francophone, jusqu'à en trouver les 'harmonies exhumées' pour le dire selon les termes qu'emploiera Charles Alunni.

Le plus grand mérite de cet ouvrage réside de ce fait dans l'exposition décidée de ce qui est encore vif, et pour cette raison « problématique » (au sens de ce qui peut nous mettre toujours en fibrillation intellectuelle) d'une philosophie née pour s'opposer à l'immobilisme auto-référent des philosophies d'autrefois. En explorant la trajectoire de Bachelard comme celle d'un kaléidoscope changeant au contact des matières qu'elle réussit à investir, Castellana se préoccupe de souligner sa profonde liaison avec l'effervescence culturelle de son époque (déstabilisée par la relativité einsteinienne et la microphysique, comme par les géométries non-euclidiennes ou la psychanalyse et le surréalisme). Et il ouvre ainsi, dans une méditation divisée entre militance rationaliste et rêverie poétique, un travail d'enquête sur les structures de la pensée qui n'a pas besoin de se faire 'structuralisme' (à savoir, qui ne théorise pas la complétude simultanée du logique au détriment du génétique) ; si bien qu'elle pourrait à son tour être jugée comme étant encore trop psychologiste, dans l'hypothèse d'un devenir-méta-bachelardien qui prendrait en charge sa destination proliférante. Il s'agit en somme de chercher dans l'impulsion intersubjective et apodictique de la science (apodictique *parce qu'*intersubjective et intersubjective *parce qu'*apodictique), le schéma toujours actuel d'un nouvel « humanisme », explicitement revendiqué par Castellana : et il nous revient (à nous philosophes et scientifiques) d'en poursuivre l'édification. Il convient de continuer avec la conscience que penser véritablement équivaut à se faire penser (et

c'est cela l'enseignement du *cogitatur ergo est* proposé par Bachelard, un aspect particulièrement souligné dans cet ouvrage) par les effets de nos gestes et non par une réalité qui serait en principe séparée de nous, sans espoir d'être tôt ou tard rattrapée. Ce qui, à vrai dire, pourrait impliquer la position d'une nouvelle série de questions impertinentes, se situant au niveau de celles soulevées par Bachelard lui-même ; et la réédition de ce texte de Mario Castellana nous aide pour affronter des questions du genre suivant : la philosophie de la connaissance comme rectification est-elle susceptible d'être à son tour rectifiée ? Et si cela n'est pas possible, quelle valeur cognitive autonome possède-t-elle ? Si ce n'est plus de l'ordre d'une 'science de la science', comme le souhaitaient par exemple les idéalistes allemands, comment faut-il l'entendre ? En bref, existe-t-il, et si cela existe, quelle est l'action *positive* de l'épistémologie sur le progrès des sciences ? La possibilité d'un travail récurrent de la philosophie sur la connaissance scientifique peut alors être vu en tant que lieu où la réflexion philosophique s'avère coïncider, au bout de compte, avec l'imaginaire foisonnant, dimension originelle et originaire qui s'accroît en se connaissant à travers les sciences et leur foncière pluralité. Du moins, c'est à notre avis de cette manière qu'il faudrait s'interroger si l'on ne veut pas que la philosophie recommence à être la disciple, c'est-à-dire en fait la servante, de l'unique erreur authentiquement fatale : *la peur de se tromper*. Ni plus ni moins que ce que les scientifiques *doivent* – et c'est là l'impératif catégorique de tout penseur – avoir le courage de faire.

Domenico Poccia
Università degli Studi dell'Aquila
domenico.poccia@univaq.it